

VOUS PROPOSE :

NOWHERE BOY
de Sam Taylor-Wood - Canada - 2010
avec Aaron Johnson, Kristin Scott Thomas, Anne-Marie Duff
V.O.S.T - 1h38mn

NOWHERE BOY

WWW.ENTERTAINMENTWALLPAPER.COM

A FILM BY SAM TAYLOR-WOOD



John Lennon a grandi dans une famille pleine de secrets. Elevé par sa tante Mimi, il retrouve à l'adolescence sa mère, Julia. Arrivé en âge de comprendre le mystère qui a déchiré ces deux sœurs, John veut réconcilier sa famille. Une paix fragile s'installe, aussitôt ruinée par une tragédie. Mais sa mère a légué à John un don précieux : la musique. Un jeune homme tourmenté trouve enfin sa voie.

Pour reprendre un blasphème proféré par le héros de ce film, **Nowhere Boy** est une version cinématographique d'un des quatre Evangiles, le livre de John (restent à écrire ceux de Paul, George et Ringo). L'enfance et l'adolescence de chacun des Beatles, la genèse et la cristallisation du groupe est sans doute l'une des histoires les mieux connues, les plus largement partagées de notre époque -, même si elle a aujourd'hui un demi-siècle. Elle inspire aussi une révérence quasi religieuse.

Pourtant **Nowhere Boy** est un film aussi adolescent que son personnage principal, sensuel et vif, qui part hardiment à la recherche d'un temps où il suffisait de peu pour transgresser la loi et les moeurs, en ces lendemains de seconde guerre mondiale.

[...] On est en 1955, dans un pays qui se remet péniblement de la seconde guerre mondiale, engoncé dans le rationnement et le puritanisme.

Si John Lennon vit chez Mimi, c'est que sa mère, Julia (Anne-Marie Duff) est une femme de peu, qui l'a abandonné.

L'adolescent doit passer à l'âge d'homme, tiraillé entre la rigidité victorienne et le laisser-aller d'une fille libre. Il y a de quoi faire un

roman. Sauf que peu d'auteurs oseraient imaginer que de cette tension surgirait un génie. **Sam Taylor-Wood**, vidéaste, performeuse, photographe, a choisi cette histoire pour son premier long-métrage de cinéma. [...] Elle filme **Aaron Johnson** (qui ne ressemble pas spécialement à son modèle mais en capte la voix, le maintien et les gestes avec une justesse saisissante) avec beaucoup de sensualité. Le jeune acteur (qu'on a récemment vu dans **Kick-Ass**) est à la hauteur de ce regard, déployant peu à peu sa séduction, son ironie et son talent.

Jusqu'aux dernières séquences qui prennent des libertés avec la chronologie, le récit respecte assez scrupuleusement la vulgate des Beatles [...]. C'est entre ces repères que le film se déploie, dans le jeu ambigu entre John et Julia qui a surgi à nouveau dans sa vie. **Sam Taylor-Wood** suggère les pulsions incestueuses qui les unissent, en fait le moteur de l'audace artistique croissante de l'adolescent. La plupart des spectateurs de ce film en connaissent l'issue, en 1958. Mise en scène sans pathos (mais pas sans émotion), elle continue d'émouvoir et fait un beau prélude aux paroxysmes d'intensité et aux abîmes de déprime qui jalonnent la musique de John Lennon.

Le Monde, Thomas Sotinel – 8 décembre 2010

DEEP END

de Jerzy Skolimowski-Britannique/RFA-1970 reprise 2011

avec **Jane Asher, John Moulder-Brown, Karl Michael Vogler**
V.O.S.T-1h30

Fraîchement exilé de sa Pologne natale où il avait réalisé quatre longs-métrages (dont les fascinants *Walkover* et *La Barrière*), Jerzy Skolimowski sort *Deep End* en 1970 et fait de cet impétueux récit initiatique l'une des plus belles pièces de sa filmographie. Fulgurant, grotesque, romantique, social et pop, le film est un étrange mélange, resté trop rarement visible jusqu'à ce que Carlotta ait la bonne idée de le rééditer.

L'année 2011 est un peu celle de Jerzy Skolimowski : dans le sillon de la sortie d'*Essential Killing*, remarqué au dernier festival de Venise, le réalisateur fait l'objet d'une rétrospective lors de l'édition 2011 du festival Paris Cinéma et voit l'un de ses films les plus fameux, *Deep End*, bénéficier d'une ressortie en salles à la faveur de l'été, quelques mois seulement après la reprise de *Walkover*. Souvent, les films de Skolimowski prennent pour personnage central un homme en bute avec le système, sommé de composer avec les contraintes (sociales, culturelles, naturelles) pour dégager un espace de survie. Il est plus inhabituel que le réalisateur ait choisi un personnage d'adolescent comme point d'accroche de ses films. Ici, il s'agit du jeune Mike, quinze ans, embauché dans les bains publics d'un quartier populaire de Londres pour tenir les cabines privées. Il y rencontre la belle Susan, jeune femme libérée aussi mystérieuse que joueuse, dont il va tomber amoureux, jalouxant chacune de ses conquêtes. Si cette relation et la violence des sentiments naissants sont le nerf central du film, le jeune Mike, à l'instar des personnages principaux des autres films de Skolimowski, est le témoin – sinon l'acteur par défaut – d'un petit théâtre de l'absurde où le discours social est toujours emprunt d'un étonnant sens du grotesque. Les bains publics, cet antre d'un désir nouveau pour l'adolescent, ressemblent davantage à une maison close de fortune où les personnages se disputent la palme du ridicule dans l'expression de leurs fantasmes. Les corps sont instrumentalisés, les personnages ne se posent plus d'interdits et s'abandonnent à leur lubricité la plus primitive (voir l'hallucinante scène où le maître-nageur pervers donne une claque sur les fesses à toutes ses élèves lors du cours de natation). Loin d'un Londres de carte postale (on croise seulement deux touristes cherchant Picadilly), le réalisateur filme la capitale britannique comme une de ces villes communistes qu'il a longuement fréquentées, assemblage de grands espaces froids et déshumanisés. Tourné en couleurs mais en plein hiver, le film semble avoir déteint, privilégiant ainsi les tonalités d'un gris froid comme la mort, comme si la solitude clairement affichée de chaque personnage empêchait toute échappée sentimentale. Pire, un « je l'aime » fait de vous un pervers aux yeux d'un patron d'établissement où sont diffusés des films pornos. Skolimowski construit un environnement relativement hostile où chaque témoignage amoureux charrie son lot de fracas et de blessures (physiques, psychologiques), jusqu'à ce final d'une désespérante beauté où, d'un coup, l'excès d'un désir mal maîtrisé ne semble plus avoir que la mort pour seule issue. *Critikat.com*



PROCHAINE S

e

re

2010 à août 2011

Tarif ré
7,5

* Jeune
ou demandeur d'emploi

Association !

Embobiné 7,00 € 5,80 €

Embobiné 7,00 € 6,00 €

(seulement pour festival)

Embobiné (pour festival)

Embobiné (pour festival)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.



l'Embobiné

119, rue Boullay 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30

contact@embobine.fr

www.embobine.fr

Carte blanche aux adhérents

La Dolce Vita de Federico Fellini

14h30/20h30